

LES USAGES SOCIAUX DU CADRE BATI

(Esquisse d'une problématique)

2ème Partie

Par: Rachid SIDI-BOUMEDIENE

Maître Assistant à l'I.S.
Université d'Alger

LES CHANGEMENTS :

De nombreux auteurs ont décrit l'évolution démographique à Alger après l'occupation et devant le premier quart du 20^{ème} siècle, et , notamment, le double mouvement de reflux des nationaux hors d'Alger puis, avec l'occupation du pays par les colonisateurs, et les spoliations correspondantes, de retour sur El Djezaïr.

Le processus de paupérisation des habitants d'El Djezaïr qui a donc commencé très tôt, s'est accompagné des deux formes de densification connues : augmentation du nombre de personnes par maison, surélévation de la maison par addition d'un étage : ce processus n'a d'ailleurs pas cessé, sous différentes formes à ce jour.

Le système locatif comme système de réponse à la paupérisation des familles, contraintes de louer, et à l'afflux de population dans la ville, revient à introduire dans la maison des cellules étrangères les unes aux autres.

Chaque pièce devient alors multifonctionnelle par nécessité ; si l'activité quotidienne se prolonge sur le wast addar, ce dernier revêt déjà le caractère de parties communes : les règles selon lesquelles cette partie de la maison - ce coeur de la maison - doit être utilisée puis nettoyée et libérée peuvent continuer à fonctionner.

Néanmoins, le tour de rôle entre fille de la maison, entre brue, est transféré aux familles, qui utilisent alors tour à tour l'espace du séchage de linge, lavent à tour de rôle l'escalier et la cour.

L'entrée de l'étranger, qui était une exception, codifiée, fait partie alors du quotidien et l'heure d'arrivée des hommes, si elle continue à marquer le rythme de la journée, engendre quand même l'enfermement, la clôture par "l'izar" qui sépare symboliquement l'espace de la famille, de l'espace commun.

Mais petit à petit, au fur et à mesure que les populations se renouvellent et que le mode de répartition qui est devenu une famille, une pièce tend à créer des sous-centres, des domaines, de plus en plus délimités, les règles anciennes se modifient et se transforment.

De nouveaux arrivants ne respectent plus, en effet, les règles du jeu, que n'impose même plus un propriétaire depuis longtemps disparu, et alors que les symétries d'occupation (une famille = une pièce = un côté de wast eddar = une partie) se cristallisent : on étend son linge quand on veut, on entre et on sort comme on veut.

La pièce et ses abords immédiats, sous-loués à plusieurs degrés sont alors autant de mini-appartements, qu'on repeint non plus en même temps que toute la collectivité repeint la cour, et d'une même couleur, mais marquée par le choix du moment et par une teinte choisie individuellement.

Si le marquage des zones par la peinture ne fait pas stabiliser des délimitations dans l'espace, c'est bien parce qu'entretemps, la division dans le temps, par laquelle les activités s'individualisent ou se collectivisent tour à tour, a disparu : il ne reste plus que des espaces physiques distincts, mitoyens.

Il ne reste plus qu'à enclorre ce domaine en fermant un côté de la cour par l'addition d'un mur, et obtenir ainsi une cellule totalement autonome, séparée. La cour cessant d'être un centre, pour devenir un espace sans titulaire, à peine collectif, la squifa est déjà le lieu où se regroupent les adolescents de la maison et des maisons avoisinantes, car elle n'est plus le cas : les maisons n'étant plus que des maisons de rapport, même l'impasse peut être alors close par une porte.

Ce processus de segmentarisation successive s'appuie sur la constitution de la maison à *wast addar* en unités semblables, centrées autour d'un espace commun : son caractère collectif support d'activités communes disparaît en même temps que disparaît le caractère collectif des activités et du groupe. Il ne reste plus alors que des formes d'utilisation parcellaires des unités de base, successivement cloisonnées symboliquement puis partiellement (autonomie, non respect des règles, peinture, clôture) : la maison devient alors un immeuble au sens moderne.

La transformation physique est donc intervenue tout à la fin d'un processus de privatisation, tout à fait parallèle d'ailleurs, au passage, dans la société globale des formes élargies de la famille, aux formes conjugales, de plus en plus restreintes au noyau biologique.

L'univers extérieur à la maison, reste, quant à lui, le siège de rapports de voisinage, le domaine des hommes se fait ou en train de se faire, ce qui explique que lors même l'on passe à des cités d'habitation HLM, la notion de *hawma* persiste dans son contenu, ses règles, ses subdivisions.

Il est vraisemblable, dans ces conditions, que les productions des groupes sociaux tendent à reproduire, sous des formes nouvelles, des séparations entre l'extérieur et l'intérieur, et des modes d'organisation de ce dernier à l'image d'unités de base (appartements ou pièces) arrangées autour d'un centre, ou au contraire, empilées les unes sur les autres.

Dans le cas de la Kabylie, les structures familiales de type

élargi on duré, et ce, d'autant que la paupérisation due à la colonisation a eu l'effet inverse de celui qu'on a observé dans les villes.

Au lieu de la densification, on a assisté en effet à un dépeuplement par émigration des individus mâles vers la ville ou la métropole coloniale : ces substituts économiques de la paupérisation ont réduit d'autant la reproduction du nombre de cellules familiales nouvelles, qui sont à l'origine de l'extension des maisons.

Mieux, une chambre par couple suffit à accueillir les vacanciers, ce qui permet de garder très longtemps la structure, la forme de la maison familiale.

C'est seulement après l'indépendance que deux processus (entre autres) interviennent : d'abord l'inclusion des villages dans le champ d'influence direct des grandes villes, ensuite une tendance des émigrés (en tous lieux) à se bâtir une maison.

En effet, l'amplitude des migrations alternantes quotidiennes ou hebdomadaires, tend, du fait de la crise du logement dans les villes, à affecter une fonction résidentielle à des villages qui ont perdu depuis longtemps leur fonction économique à base agricole.

Ce transfert de fonction tend à leur conférer une fonction de satellite urbain, dans lequel tous les éléments constitutifs de l'espace de la maison sont remodelés : fonctionnalisation des pièces par leur spécialisation, ameublement moderne, voiture.

Le cas est encore plus manifeste lorsque la maison est une création ex-hihilo, qu'elle résulte du projet de retour de l'émigré en Europe, ou du désir de ressourcement d'habitants de la ville en passe de devenir retraités.

Il paraît alors logique que la maison continue à jouer le rôle d'habitation et d'exploitation d'une part (par l'inclusion de garages-magasins au rez de chaussée), qu'elle continue à faire face à la vallée comme la maison d'origine, qu'elle prolonge le village le long de la route car il n'y a plus de possibilité de densifier la maison fami-

liale qui, entre temps a déjà gagné un étage supplémentaire.

Ce modèle de maison atteint un tel degré de généralisation, sur un territoire national marqué par la diversité des formes anciennes de l'habitat, qu'il dépasse l'opposition que parfois l'on tente de construire autour d'associations habitat traditionnel-technique traditionnelle d'un côté habitat moderne-technique moderne, de l'autre.

Il est quand même utile d'essayer de montrer la stérilité d'une telle vision, qui commence par ailleurs à être largement rejetée.

En effet, l'apport du colonisateur, dans ce domaine, a été celui de matériaux plus performants permettant d'obtenir de plus longues sortées entre deux supports, de monter plus haut, tout en gardant un bon comportement de la structure, systèmes de planchers plus légers, moins épais (voutains) d'étanchéité plus efficaces.

A priori, de tels moyens rendent inutiles le système technique de la maison à wast addar qui, comme nous l'avons déjà souligné, centre autour de ce noyau des éléments périphériques (pièces) dont la largeur est délimitée par les longueurs de bois disponibles (et proportionnelles à la richesse du propriétaire).

Nous avons vu comment, tour à tour, brisures familiales et brisures des affectations, font que des noyaux de locataires occupent les segments-pièces, donnant ainsi à la maison toutes les caractéristiques de la maison de rapport, sans en altérer la forme : la rigidité du modèle physique est conjuguée à sa souplesse d'utilisation au point de lui permettre de durer à travers les nombreux changements sociaux et économiques des occupants.

Les titulaires du savoir faire capables, à travers un modèle de principe, de créer et recréer des emplacements toujours semblables et pourtant toujours différents, trouvent à s'employer lors du boom de la construction qu'accompagne la colonisation et la spéculation immobilière qui s'ensuit.

On peut alors faire plusieurs remarques :

1/- La confection des maisons à wast adder fait appel à des règles qui définissent des rapports, des proportions, avec, néanmoins, quelques invariants : le résultat final est tel que les différents volumes produits, les ouvertures, les surfaces donnent ce sentiment d'harmonie qui a frappé plus d'un observateur.

2/- Par opposition, la maison de type européen est produite à partir de normes et de règles constructives et dimensionnelles fixes qui ne changent pas les rapports entre éléments constitutifs lorsque change la taille; il y a donc, fondamentalement, un changement de règles du jeu dans l'art de bâtir (systèmes constructifs), mais aussi dans la manière de bâtir (conception du rapport entre l'objet final et la manière de conjuguer les éléments en vue de son obtention).

3/- En conséquence, à partir de la rupture de la relation entre mode ou plutôt méthodes de construction et objet de la construction (le bâtiment et ses fonctions), la productivité s'accroît considérablement.

C'est donc par les productivités très supérieures des méthodes de construction que s'exerce la loi des coûts absolus et que se dissolvent les techniques de construction ancienne, alors même que les matériaux locaux continuent à être largement utilisés (chaux, pierre, terre crue, etc...).

N'est-ce pas là, dans cette nouvelle division du travail à la manière capitaliste, que se crée le passage entre l'artisanat et l'industrie? Si les pastiches n'ont jamais pu atteindre aux caractéristiques de l'original, ce n'est ni à cause des matériaux (qu'ils ont parfois recréés), ni des techniques (qu'ils ont parfois transposées), mais à cause d'un changement de conception dans les proportions.

Ceci explique pourquoi - comme nous l'avons souligné par ailleurs (1) - a été conçue une grande admiration pour le Corbusier et ces successeurs, d'avoir redécouvert la clé : celle des proportions géométriques.

(1) introduction au catalogue de l'exposition "Casbah architecture et urbanisme". DREF. GRAM. Alger -Bruxelles- 1985.

/ques et des articulations.

On peut trouver une deuxième preuve de ce que ce n'est pas la "disparition" des techniques et des matériaux qui serait à l'origine de la disparition du modèle ou du moins de la cessation de production : celui de la maison à toiture en Kabylie.

En effet, et progressivement, la construction de la maison a eu recours aux techniques et matériaux modernes, sans altérer le modèle de base : dans les portées permises par les bois du nord (sapin) n'ont été exploitées que celles qui, rapportées aux chevrons et aux hauteurs de murs, permettaient de reconstituer des volumes, et des espaces conformes aux usages, dans la sauvegarde des rapports entre le tout et la partie.

Si l'abaissement des coûts qu'entraîne l'adoption des matériaux plus modernes (tuile mécanique, parpaings) ou de techniques plus modernes (poteaux, poutres, chaînage en béton...), se concilie avec les nouvelles divisions du travail, il n'en demeure pas moins qu'il entre de plein pied dans la reconstitution ou la reconstruction sur le site et dans le mode ancien de conjugaison des espaces.

En allant plus avant, on peut remarquer que là où les techniques les plus anciennes n'ont pas subi avec la même violence l'impact des productivités intrinsèques des matériaux et techniques modernes (dans le cas de l'utilisation du toub ou du timchent dans le sud), il y a eu une longue période de coexistence entre les deux systèmes constructifs, en gardant le même mode d'habitat.

Il a fallu attendre l'indépendance, et en deça avec le cortège de transformations socio-économiques telles qu'elles ont bousculé les structures sociales dans le sud, pour assister, enfin, à l'apparition puis à l'hégémonie progressive de nouveaux modèles d'habitat, utilisant, en conséquence, des stratifications économiques et sociales correspondantes des matériaux industriels et des techniques modernes.

Il n'en demeure pas moins que là où la pierre et la chaux (Metlili, Berriane, etc...) sont concurrentiels, ils n'en servent pas moins à

réaliser des habitations selon le modèle nouveau.

Ceci signifie que les évolutions du modèle de l'habitat dans différentes situations historiques, correspondent à différents degrés de dissolution des modes de production existants, si elles sont concomitantes aux développements des techniques et matériaux jusqu'au stade de l'hégémonie (loi des coûts absolus), (1) n'en sont pas pour cela dépendantes de ces techniques.

Bien au contraire, on peut formuler que ce sont les transformations des structures socio-économiques (dont la famille, son organisation, ses pratiques et ses stratégies) qui entraînent l'adoption de nouveaux modèles de l'habitation, d'une part, et un certain degré d'utilisation des techniques modernes dans la réalisation de ce modèle d'autre part.

LES USAGES ACTUELS DU CADRE BATI :

A ce point du développement, il est utile -dans la perspective de tirer le maximum de profit de comparaisons- de comparer les usages de cadres bâtis pré-construits (habitat social en général) d'un côté, et, de l'autre, les productions des nouvelles couches sociales en formation.

Dans la mesure où le pré-construit revêt le plus souvent la configuration (la morphologie diraient d'autres) de l'immeuble collectif, peut-on considérer que celui-ci correspond à une rupture significative par rapport aux modèles anciens de l'habitat, et, mieux, peut-on considérer que cette rupture reste significative alors même que les tendances à la transformation de la maison ancienne en maison de rapport sont déjà anciennes ?

(1) On voit que peut s'amorcer ici une problématique particulière de la construction dite industrielle et de l'évolution des productivités dans un contexte (dans des contextes) et dans un tissu économique et social donné sous l'angle des rapports entre une main d'oeuvre (et ses caractéristiques culturelles en particulier) et des techniques particulières fondées sur une division/subdivision du travail.

En d'autres termes, et par rapport au système locatif d'une part, et à la restructuration des familles en noyaux séparés d'autre part, l'empilement vertical des cellules d'habitation qu'introduit l'immeuble, constitue-t-il une rupture ? Ou bien est-ce que la rupture est celle qui est la plus visible à savoir l'extraversion à travers la façade ?

Avant d'aborder cette deuxième hypothèse qui s'adresse au caractère formel de l'immeuble comme apparence, nous allons l'aborder selon le premier axe de réflexion, à savoir son organisation : qu'est-ce qui sépare un immeuble moderne d'une habitation collective à wast addar, ou cour ?

LES USAGES DU PRECONSTRUIT :

Rappelons que, dans cette dernière, et alors même que les espaces familiaux (réservés à chaque famille) tendent à ce constituer indépendamment du temps (ils se réduisent à un domaine délimité que s'approprie chaque famille) des codes de conduite demeurent. En particulier, l'espace commun, s'il cesse d'être distribué dans le temps (quand il le cesse), reste quand même une propriété collective, dans laquelle les circulations de visiteurs étrangers sont codifiées.

Déjà, dans l'espace de proximité autour de la maison, des rôles divers s'exercent : ils filtrent, selon la durée du passage, l'identité, etc...; ces cas sont franchis vers la maison selon des règles qui, par définition, sont plus sévères car elles concernent le contrôle de l'approche de chacune des cellules familiales de la maison (1). L'étranger est admis à entrer, rester, selon la même procédure que pour le passage et le stationnement à proximité de la maison.

Quand il s'agit d'un immeuble collectif, l'espace de circulation entre les cellules familiales fermées sur elles-mêmes, ne peut plus faire l'objet (en principe d'une appropriation collective), alors même que, du fait de la vitalité des formes sociales de la "hawma",

(1) C'est, à la limite, ce qui confère l'autorité légitime à n'importe quel enfant de la maison de poser la question : "qui/que cherches-tu ?"

l'espace de proximité est approprié et contrôlé.

On a donc un double paradoxe :

1) - l'espace de contrôle extérieur contient un espace non approprié.

2) - de l'espace de contrôle extérieur, on peut avoir un contact visuel direct sur chaque cellule par les fenêtres de façade, alors que les accès à ces cellules sont fermés.

En quelque sorte, chaque cellule est en contact direct avec les espaces publics et, pourtant, elle s'insère dans un système d'appropriation spatiale collectif.

Face à cette contradiction, on peut observer différents usages : la fermeture de l'espace de contact du balcon par le linge à sécher (plus longtemps que de raison), les stores, les rideaux et doubles rideaux, la ferronnerie, les verrières, etc., et la conquête de l'espace intérieur par la fermeture des portes d'immeuble, le maintien parfois des portes d'appartements ouvertes, l'utilisation des paliers, etc...

Les comportements dans ce domaine, et dans la reconstitution d'une hiérarchie des espaces et dans leur appropriation, obéissent, par ailleurs, aux stratifications sociales en cours.

En effet, si les membres des couches moyennes trouvent relativement leur compte dans l'accès au logement personnel qui sanctionne une autonomie recherchée, et se reconnaissent entre eux (sans jamais s'approcher) à travers les signes de la voiture et du vêtement (des enfants), les habitants des bidonvilles ou de la Casbah relogés dans les mêmes conditions se plaignent surtout de l'isolement (cas des habitants de la Cité de Bab Essouar).

Le désert décrit par un interviewé, issu de la Casbah, s'il vise en partie les équipements, concerne essentiellement l'absence de lieux de rencontre, d'amis, de contacts. Si les femmes de même origine ressentent si fort cet isolement, c'est que la cage d'escalier, la dis-

tance entre les immeubles sont à leurs yeux autant d'obstacles dressés sur le chemin de la reconstitution des relations communautaires. Aussi, lorsque le hasard des distributions a fait que des habitants d'un même bidonville cohabitent dans un même immeuble, ils renouent immédiatement alors que les habitants des autres immeubles, cadres de l'administration ou des sociétés nationales ne se rencontrent que rarement et n'ont qu'un espoir. Quitter la cité pour rejoindre une zone plus conforme à l'idée qu'ils se font de leur statut.

Ainsi donc, lorsque l'ancien habitant des bidonvilles déclare qu'il était mieux dans son bidonville, ce n'est pas la qualité du logement actuel qu'il remet en cause, mais la qualité de sa nouvelle vie, car il est coupé de ses racines sociales, des solidarités quotidiennes, des repères qui lui signifient qu'il est chez lui, dans son quartier.

L'expérience des cités plus anciennes montre comment l'espace du quotidien est réapproprié : dans l'immeuble, par la constitution de nouveaux liens, dans la rue par la conquête d'espace de jeux, de rencontres, conquête qui ne saurait remplacer pour ceux qui ont grandi ailleurs, l'attachement à l'ancien quartier.

Depuis longtemps, l'on sait que les politiques visant à obtenir une intégration sociale par la juxtaposition de catégories sociales a fait long feu, même lorsqu'on a essayé de distribuer verticalement les statuts, dans une même cage d'escalier. C'est qu'on oublie souvent que les trajectoires individuelles sont différentes : un cadre commence sa trajectoire dans une cité où s'achève en même temps celle d'un agent d'exécution en fin de carrière. Le "hawma" étant un concept que chacun véhicule selon son origine sociale, mais aussi selon ses aspirations (aspirations qui sont rarement autonomes par rapport aux changes objectives), chacun visera à retrouver les siens, l'intégration sociale étant déjà inscrite dans l'appartenance sociale.

Comment s'étonner autrement que les regrets des uns (les plus mal logés dans le passé) renvoient à un modèle vécu de relations, tandis que les insatisfactions des autres renvoient à leur aspiration vers un nouveau ailleurs, dont la réalité nous fournit des modèles précis, la télévision le proposant à tous comme le degré achevé de l'urbanisa-

tion et l'urbanité (cité COPEMAD aux Annassers par exemple).

Il est possible, par la comparaison d'ensembles d'habitats où s'est réalisée cette "intégration" comme reconnaissance mutuelle de la similitude de statuts, de montrer qu'elle débouche alors sur le même modèle commun : plantation de fleurs et... clôture. Le besoin d'être entre soi est si fort que la clôture (la ferronnerie déjà mise en place sur le balcon et fenêtre est insuffisante selon toutes apparences) est privilégiée parfois à l'équipement commercial, qui n'a d'ailleurs pas toutes les vertus, ou parfois même réalisée uniquement dans la partie qui la sépare d'une cité populaire réputée "pas bonne".

Déjà, lorsque ces deux types de populations sont réunies par le hasard, elles montrent par toute une série de signes, des objectifs et des approches du cadre bâti très différents.

Si les habitants des nouvelles cités, issus des bidonvilles, sont très favorables à des relations de voisinage bâties sur la solidarité entre voisins (matérielle en général), pour l'essentiel, les cadres moyens préfèrent l'isolement et le calme, l'enfermement et le repli, que traduisent la mise en place de fermetures des portails de bâtiments, ajoutées aux ferronneries sur toutes les ouvertures (portes d'appartement comprises). Si ce désir du repli sur soi n'est pas vécu comme sentiment d'isolement par ces derniers, il n'en va pas de même pour les couches populaires qui le ressentent, malgré l'étendue de leurs relations de voisinage (dans et hors le bâtiment).

Aussi, si ces couches considèrent le balcon comme espace utilitaire supplémentaire essentiellement (qui aurait dû souvent selon eux être une pièce supplémentaire), les cadres (ou couches moyennes) considèrent le balcon comme contribuant à l'embellissement : il est alors meublé à cet effet, ou décoré, fleuri.

Il y a donc une image différenciée du logement et de ses relations avec l'extérieur, selon la couche sociale à laquelle on s'adresse : celles qui souhaitent des relations étendues considèrent que l'espace extérieur est en dehors de l'espace habité, et celles qui souhaitent le repli sur soi, le considèrent comme un élément de l'en-

vironnement habité. Pourtant, seuls les enfants issus des premières l'utilisent tandis que les seconds multiplient les coupures, alors même qu'ils multiplient au delà du logement la décoration de l'immeuble et de son pourtour; ils l'intègrent dans l'effet de représentation d'ensemble.

Il peut sembler paradoxal que dans chaque cas, les pratiques sont inverses des opinions formulées.

Pourtant, cela ne fait que traduire une cohésion interne significative de la fonction attribuée au logement et à l'habitat par les différentes couches sociales.

Les couches populaires vivent objectivement un isolement dans ces cités sous-équipées car leur revenu et l'absence de véhicule leur interdisent de trouver un substitut à l'absence d'équipements et leur sentiment d'isolement semble contradictoire avec le fait que se tissent plus facilement en leur sein des liens de voisinage : faut-il s'étonner qu'ils s'appuient sur une solidarité matérielle pour une bonne part ?

Par contre, les couches moyennes (de statut récent), qui disposent des moyens de la rupture de l'isolement objectif (la voiture), recherchent un repli individualiste : le repli n'est pas opposé à l'ostentation individuelle ou collective (pour des gens, de même statut, habitant le même immeuble). Au contraire, sur le chemin de la réussite sociale, conçu comme réussite individuelle, la communauté de statut partagée avec les voisins (du même immeuble), est provisoire : l'aspiration reste de s'élever encore (en jouant des coudes) et aller ailleurs, dans une zone marquée par la nouvelle appartenance (zone quartiers chics, hauteurs, etc...).

Si le moment à vivre dans cette cité marque pour les cadres moyens de début de la carrière (sinon ne seraient-ils pas déjà ailleurs à COPEMAD Annassers, Garidi... ou dans un lotissement), à l'opposé des habitants des couches populaires qui sont là en fin de carrière (ils peuvent difficilement aller plus loin ou ailleurs), ils montrent déjà les signes de leur futur espéré, tant ils font ressembler leurs immeu-

bles aux futures villas qu'ils auront.

Pour leur part, les habitants membres des couches populaires maintiennent la tradition de la "hawma" (les relations) et de la maison traditionnelle (elle tourne le dos à la rue dans la double composante du logement et de l'immeuble). Ce qui est hors l'immeuble est dehors, et la façade n'existe pas : on peut jeter les ordures dans cet ailleurs, mais les relations humaines le "traversent", quitte à se plaindre de la saleté des autres, et de se sentir quand même dans une île (immeuble).

A l'opposé, les membres des couches moyennes, s'ils coupent avec ce milieu qui les cerne (et qui leur rappelle encore plus qu'ils veulent lui échapper par leur (future) réussite sociale et individuelle), en instaurant de barrières physiques ou mentales que possibles, ils n'en affichent pas moins une différence, un statut, dont la façade est déjà une première démonstration.

Il est vrai, sans doute, et comme nous l'avons souligné dès le début, que l'établissement humain ancien en Algérie semble constituer en dehors d'éléments significatifs correspondant à des activités communautaires - par un tissu anonyme dans lequel les extérieurs des habitations sont sans signes, sans décor (1), parce que tournées vers l'intérieur.

L'immeuble européen, qui procède d'autres soucis (entrée de lumière), d'autres modèles culturels dans lequel les autonomies familiales sont constituées différemment, sans hiérarchie apparente dans les espaces collectifs successifs socialement appropriés, est tourné vers l'extérieur.

A ce titre, le balcon est un moyen d'accéder à un espace extérieur et privé d'où l'on regarde et où on peut, sans gêne aucune, être vu : les séparations entre le public et le privé sont matériellement

(1) Nous le disons, bien sûr, en ne perdant pas de vue que la porte de la rue est décorée ainsi que son pourtour, de même que la taille des éléments apparents de l'habitation (encorbellements p. ex) restent très significatifs quant au statut ou au rang des occupants.

et symboliquement marquées par la porte ou la fenêtre; ces symboles fonctionnent d'autant mieux que la vie est marquée par l'individualisme où chacun se cantonne.

Aussi, dès la sortie de l'appartement, on entre dans les espaces de circulation où les trajectoires sont purement individuelles; elles peuvent se croiser par hasard dans ces "parties communes" qui ne peuvent être revendiquées par personne en particulier. C'est à ce titre que le "concierge" joue le rôle de filtre, de contrôleur institutionnel, allant jusqu'à exercer une censure, en tant que protecteur de la norme d'utilisation; cette norme vient rappeler qu'on ne doit pas gêner les voisins, qu'on ne doit pas empiéter sur leur vie par le bruit ou l'occupation abusive de l'espace physique de circulation.

En définitive, cette codification ressemble fort aux définitions de la liberté telle que la donnerait un géomètre s'exprimant à propos de propriété : elle s'arrête là où commence celle du voisin. L'habitant est donc cantonné dans son chez soi, usant avec le maximum d'effacement des parties communes sous peine de rappel à l'ordre.

Dès lors, seul le balcon, comme partie privée du domicile permet un contact personnel et privé avec la rue et l'espace extérieur : il est un espace de jouissance, dont le mode d'utilisation exprime le statut réel de l'occupant.

Ce statut est à son tour marqué par la localisation de l'immeuble comme par ses décors, dans un tissu différencié, jalonné par les espaces de rassemblement où l'on voit et l'on est vu : la place publique.

En d'autres termes, on ne peut pas séparer, parlant du tissu du type européen, issu par ailleurs de modes de productions dans lesquels l'appartenance de classe est marquée par le vêtement, les pratiques de consommation matérielles et symboliques, les conditions historiques de la genèse d'un tissu, des conditions sociales de son utilisation.

Ceci signifie que l'architecture -si l'on s'adresse à l'architecture- que produisent différents agents sociaux tend à traduire le sys-

tème de signes par lequel ils révèlent et leur condition sociale, et leur projet social.

L'habitation projetée et réalisée trahit en quelque sorte les modèles culturels et sociaux inconsciemment investis par ces agents, en ce qu'elle matérialise leur représentation de l'intime, de ses rapports avec le public, du devenir de la famille (regroupera-t-on les membres ou tentera-t-on de concilier les autonomies des noyaux conjugaux avec l'organisation de la maison ?), de la manière dont ils pensent devoir être perçus (ou intégrés ou distingués) par les voisins.

Finalement, on peut supposer que si pour les uns, l'essentiel c'est d'assurer un avenir sous toutes les formes, eu regard à un passé incertain et durement vécu (couches populaires), pour les autres il s'agit de marquer la réussite sociale et individuelle en le montrant, dès lors que la réalisation du projet et sa localisation la concrétisent déjà, à travers des signes supplémentaires.

Ces signes sont alors de nature à montrer puissance, richesse, mais aussi -même dans le recours au style mauresque- le degré de culture, forcément "moderne" tant il y a lieu de toujours rappeler (à l'ami comme à l'ennemi) qu'on se situe dans les couches supérieures de la société.

Comment, en effet, mesurer le mieux la persistance de modèles de la maison, ou au contraire, leur modification, si ce n'est à travers leur mise en oeuvre; ainsi, nous échappons à l'impasse à laquelle nous conduirait une analyse limitée aux rapports à l'espace pré-existant ou préconstruit et une conclusion trop rapide en termes d'inadéquation ou d'inadaptation (des usagers au cadre ou du cadre aux usagers). C'est une présentation idéologique de ce type que l'on doit trop souvent l'image du rural incapable de s'adapter à la ville ou au nouveau logement qui ne serait pas fait pour lui, ou la condamnation rapide de ceux qui ne respecteraient pas le cadre bâti mis à leur disposition.

Par symétrie, d'autres représentations idéalisent la famille algérienne, le reproche étant alors adressé aux technologies qui deshu-

manisent l'habitat, ou aux grands ensembles sans âme, ainsi qu'aux villages socialistes dont l'orthogonalité et l'uniformité déstructureraient l'espace vécu du paysan.

Quelle que soit la part de vérité contenue dans ces deux types de jugement sur les habitants, le cadre bâti préconstruit et leurs rapports, il nous semble plus fructueux d'essayer de cerner quelles sont les pratiques de ceux qui construisent leur logement (s'ils en demandent le dessin à l'architecte, il reste révélateur de leur dessein).

Si les villes et villages algériens de la période précoloniale se caractérisaient par l'absence d'apparat en ce que les maisons étaient anonymes, comme le souligne JF CLEMENT (1) "Pauvres et riches ont les mêmes façades et les mêmes portes si bien que l'étranger n'a aucun moyen d'identifier la quartier où il se promène (...). Cette homogénéité visuelle correspond au fait que, dans la société arabe, on ne trouve aucune structure d'autorité comparable à celle qui règne dans nos sociétés...", la colonisation a jugé utile de bouleverser cet ordre : "tout se passe comme si le colonisateur retrouvait d'instinct la loi ethnologique qui veut que la réorganisation de l'habitat, projection symbolique des structures les plus fondamentales de la culture, entraîne une transformation généralisée du système culturel", soulignent P. BOURDIEU et A. SAYAD dans "le déracinement" (2).

En effet, dans la mesure où le principe de la fermeture sur l'extérieur s'oppose à l'intrusion directe et visuelle sur l'intimité de la maison, que permettent les ouvertures exigées par les règlements, il n'est pas concevable qu'un projet d'habitation puisse prévoir des chambres donnant au rez-dechaussée sur la rue. Le garage qui se substitue à ce logement sur la rue assure des fonctions-tampons de créer la chicane verticale (l'escalier), et peut, à l'occasion, assurer une source de revenu (location ou utilisation directe). Ce type de maisons concilie donc des stratégies économiques familiales, des modèles cul-

(1) JF. CLEMENT, cité par F. CHOAY in "Les sens de la ville" Le Seuil, Paris, 1972, p. 22 et suiv.

(2) cf. P. BOURDIEU et A. SAYAD in Le déracinement, Editions de minuits. Paris, 1964, p. 26.

turels de la séparation entre le privé et le public, avec des règlements qui véhiculent des modèles de la maison européenne.

En peut s'expliquer la répétitivité du modèle dans la même rue par les règlements d'urbanisme qui imposent des modes d'alignement très précis, des maisons (zone non aedificandi), mais aussi des balcons et de la dimension et du nombre des ouvertures par rapport à la taille et au volume de la maison, mais il faut prendre acte de la remarque de celui qui rappelle à propos de sa maison, "j'ai fait comme les autres". Peut-on mieux dire que cette homogénéité correspond au projet social de toute une couche ? d'ailleurs, le caractère économique du bâtiment (les locaux au rez-de-chaussée), s'ils permettent de se prémunir pour l'avenir, en assurant revenu et profession, servent avant l'achèvement de l'habitation, à en poursuivre les extensions et à garantir un revenu familial supplémentaire.

L'uniformité relative des formes architecturales ne dissimule plus l'homogénéité du projet à ce titre, s'il est de bon ton de faire en sorte que le "balcon" soit protégé (mestour) par un mur percé de clastrats, la maison ne peut se concevoir sans mur d'enceinte qui protège du regard la cour et le petit jardin.

Lorsque ces formes font l'objet d'un "décor" intérieur, le plus souvent, extérieur parfois, il se réduit la plupart du temps au type de crépi (béton projeté, mignonette) ou à la peinture, à peine quelques moulages parfois (lions accroupis boules), mais sans aucune ostentation, même si la véranda est une verrière translucide et multicolore.

D'ailleurs, cette dernière, qui a servi à reconverter le balcon obligatoire des règlements, n'est qu'un des signes les plus visibles des changements permanents, dûs à des additions de pièces dissimulées derrière la maison, tandis que les fers de réserve laissent toujours penser que changement il y aura encore.

A l'opposé, le projet des cadres supérieurs et des commerçants est un tout achevé, dessiné par un architecte sur la base d'indications précises, fondées sur ce que le maître de l'ouvrage a ou dans

des revues, ou lors de voyages : ce projet achevé dans sa forme et abondamment décoré à l'extérieur, n'est séparé de la rue que par une clôture du type demi-mur et ferronnerie.

C'est un projet qui est présenté par ses auteurs comme de "maintenant" car il n'y a plus lieu de trop se couper de la rue puisque les femmes sortent, que les filles vont en classe ou à l'université.

Et, pourtant, les premiers changements qui interviennent consistent précisément à réaliser des murs d'enceinte, d'une hauteur parfois supérieure à un étage, mais qui ne dissimulent : ils sont décorés à leur tour et laissent la masse de la maison s'imposer au regard, car ils n'ont qu'un rôle de protection contre le vol aux yeux des auteurs.

A quoi sert-il en effet d'essayer de dissimuler ce qui est fait précisément pour montrer "l'inesthétisme" de ces constructions tente désespérément de se donner ses critères de beauté, alors que l'exposition des matériaux revêt un tout autre sens.

Il s'agit en effet de mettre en évidence des produits rares, importés, ou coûteux, dans un système cumulatif des affirmations de puissance et de richesse, tout autant qu'il est vain d'opposer la conjugaison de formes architecturales modernes (cage d'escalier ronde éclairée de pavés de verre), avec les coupoles qui surmontent les terrasses.

Le projet dans ce cas consiste à montrer que la modernité qu'on affiche n'est pas coupée de l'authenticité que symbolisent arc et coupoles, qui permettent ainsi de puiser dans le réservoir des légitimités.

S'il s'agit donc dans ce cas de constater l'extraversion, elle ne réside pas forcément et directement dans le fait de façade, mais sans doute, dans ce qui apparaît comme surcharge décorative, la surabondance des signes, la démonstration de puissance et de richesse, car, comme dans le cas des couches populaires, la maison reste centrée sur son intérieur.